Document generated on 07/18/2025 1:39 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

GIRAUD, Marcel, *Histoire du Canada*. Paris, Presses Universitaires de France, 1950. Collection « Que sais-je ? », 135 p.

Guy Frégault

Volume 5, Number 4, mars 1952

URI: https://id.erudit.org/iderudit/802141ar
DOI: https://doi.org/10.7202/802141ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Frégault, G. (1952). Review of [GIRAUD, Marcel, *Histoire du Canada*. Paris, Presses Universitaires de France, 1950. Collection « Que sais-je ? », 135 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *5*(4), 595–596. https://doi.org/10.7202/802141ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1952

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GIRAUD, Marcel, *Histoire du Canada*. Paris, Presses Universitaires de France, 1950. Collection "Que sais-je?", 135 p.

Parmi les études d'ensemble qui se multiplient depuis deux ou trois ans sur l'histoire du Canada, il ne faudrait pas omettre d'attirer l'attention, ne serait-ce que tardivement, sur le petit livre de M. Marcel Giraud, professeur au Collège de France. Non pas que cet ouvrage prenne en lui-même une bien grande importance: il s'agit d'un travail de vulgarisation destiné avant tout au public français; mais le lecteur canadien y trouvera sûrement son profit, surtout s'il est peu familier avec les essais d'explication historique élaborés depuis une douzaine d'années par le groupe d'écrivains de langue anglaise auquel il serait commode de donner le nom "d'école de Toronto". Sur plusieurs points capitaux, le professeur Giraud ne fait que résumer les conclusions de cette école. Et c'est compréhensible, puisqu'il se place au même point de vue que ses représentants: celui d'un "Dominion" dont l'évolution ne peut se concevoir que dans les cadres des intérêts et des idéaux britanniques, ceux-ci, dans leurs racines sentimentales comme dans leurs expressions théoriques, prenant figure d'intérêts et d'idéaux "canadiens". Cette remarque ne constitue pas une critique, mais une simple constatation. Il était normal que l'auteur construisît son livre en s'appuyant sur les synthèses existantes; il a eu recours aux plus récentes.

Quelques-uns des défauts et quelques-unes des qualités de son *Histoire du Canada* s'expliquent de cette façon. C'est ainsi qu'il a admirablement compris, à mon sens, le rôle de Baldwin dans l'orientation du Canada moderne, qui remonte au rapport Durham. Seuls, ceux qui ignorent les œuvres de "l'école de Toronto" pourront éprouver de la surprise à lire des assertions comme celles-ci: "[La mission de Durham] eut, sur l'évolution constitutionnelle du Canada et de l'Empire britannique, une influence capitale, car elle fut suivie de la publication d'un rapport dont l'idée maîtresse était précisément celle que Robert Baldwin et les réformateurs de la Nouvelle-Écosse avaient déjà suggérée comme devant apporter au Canada l'apaisement de ses griefs, c'est-à-dire l'idée du gouvernement responsable... Pour fortifier les liens des colonies et de la métropole, il préconisait l'abandon au Canada d'un régime de self-government. S'il s'inspirait en cela d'une idée dont la primeur revient aux réformateurs canadiens,... il avait le mérite de défendre avec énergie une conception à laquelle les hommes d'État britanniques étaient généralement hostiles, et de rechercher la sauvegarde de l'unité impériale dans la reconnaissance aux colonies des libertés constitutionnelles qu'elles étaient en droit de revendiquer" (67–69).

D'autre part, malgré ses mérites, "l'école de Toronto" révèle certaines insuffisances. La négligence systématique qu'elle apporte à l'étude du régime français l'empêche de comprendre l'importance de cette longue période de formation et d'épanouissement; elle l'empêche aussi de saisir le caractère du peuple encore vivant qui est issu de la Nouvelle-France et, par conséquent, l'irréductible dualité du Canada d'aujourd'hui. C'est également la grande insuffisance du petit ouvrage de M. Giraud. Celui-ci ne consacre que deux maigres chapitres au régime français, soit 22 pages, ou environ la sixième partie de son livre. De plus, il se condamne lui-même à méconnaître la signification historique de la Nouvelle-France lorsqu'il en néglige la structure territoriale et que, plutôt que de la considérer comme une immense unité géographique embrassant le bassin du Saint-Laurent et la vallée du Mississipi, il réserve presque toute son attention aux événements qui se sont déroulés, même avant 1760, dans les seules limites actuelles du Canada. Il faut ajouter que les très rares incursions de l'auteur hors de ce domaine restreint sont plutôt malheureuses. Par exemple, il répète que Cavalier de La Salle atteignit l'Ohio "dès 1669"; les travaux de Delanglez ont rejeté cette légende, chère à Margry, dans le pays des vieilles lunes. Enfin, les connaissances de première main que M. Giraud possède sur un aspect de l'histoire du Canada — tous penseront ici à sa monumentale étude sur les Métis — l'ont amené à donner à ses considérations sur l'Ouest canadien un déploiement disproportionné aux dimensions de son ouvrage: ce développement absorbe 40 pages, soit à peu près le double de l'espace consenti au régime français. Prises à part, ces 40 pages demeurent cependant, à mon avis, les meilleures de son *Histoire du Canada*.

Cette dernière, pour les raisons auxquelles je faisais allusion tantôt, vaut que l'on s'y arrête. Elle est remarquablement écrite, dans un style qui doit sa précision à sa vigoureuse abondance. Elle ne comporte ni index ni bibliographie. Les notes en sont absentes, ce qui réjouira ceux qui tiennent qu'un livre d'histoire doit se lire comme un roman; celui-ci se lit comme un *Pocket Book*.

Université de Montréal Guy FRÉGAULT